

mente répondit en mettant son rival hors la loi, et en faisant marcher une division contre lui. Cette insurrection du Sud était plus grave qu'on ne le supposait. On reconnut que jusqu'à Acapulco, tout le pays s'était soulevé en faveur de l'ancien président, et que la guerre se ferait dans un pays de montagnes, où tout deviendrait obstacle pour les troupes du gouvernement. Guerrero y comptait autant de soldats que d'habitants, qui, sans abandonner la culture des terres, se réunissaient pour combattre au jour indiqué. Ces milices improvisées battirent le général Armijo, que le colonel don Juan Alvarez fit assassiner. Acapulco, à la suite de cette défaite, tomba au pouvoir de Guerrero, dont le Mechoacan embrassa la cause avec énergie. Si, après la déroute d'Armijo, la prise d'Acapulco et la défection du colonel Codallos, les États de Zacatecas et de Jalisco se fussent déclarés contre le gouvernement de Bustamante, il est probable que celui-ci eût succombé. Mais cette guerre pour eux n'avait rien de national, ils la regardaient uniquement comme une lutte d'ambitions personnelles entre deux usurpateurs. Gomez Pedraza était à leurs yeux le seul président légal; et ils se seraient prononcés pour lui, si Pedraza, en débarquant à la Vera Cruz à son retour d'Europe, craignant que son nom ne servît de prétexte à la guerre civile, ne se fût empressé de réitérer sa renonciation à la présidence. Il semble qu'un tel acte de patriotisme devait concilier à l'illustre proscrit la protection de Bustamante; il en fut tout autrement: Pedraza reçut l'ordre de se rembarquer dans les vingt-quatre heures, repoussé du sol natal par le même parti qui l'avait porté à la présidence, et par l'homme dont il venait à l'instant même d'affermir le pouvoir.

Ce fut au milieu des préoccupations de cette lutte que le ministre mexicain reçut la nouvelle de la révolution de juillet. Vous croyez peut-être que ces républicains s'en réjouissent? Point du tout. Ils prirent cette révolution

en fort mauvaise part; ils ne la traitèrent pas mieux qu'on ne le faisait à Vienne et à Saint-Petersbourg. Leurs journaux officiels l'insultèrent comme une œuvre impie; ils jetèrent à la tête du peuple français les noms de sédition, de révolutionnaires; et, en donnant de grands éloges au système de M. de Polignac et à la fermeté de l'infortuné Charles X, ils regrettèrent qu'un tel système eût succombé sous les coups d'une démagogie turbulente, ennemie de tout pouvoir légitime. C'était à peu près ainsi que s'exprimaient deux journaux célèbres: *el Sol* et *el Registro oficial*. Ceci peut donner une idée des vues ultérieures du ministère Alaman, et voilà pourquoi j'en ai parlé.

Cependant quelques rumeurs sourdes grondaient autour du pouvoir. Le général Barragan crut que le meilleur moyen de faire taire toutes les prétentions et de satisfaire tous les systèmes, était de les réunir dans un intérêt commun, en faisant entrer leurs chefs dans une junta extraordinaire, composée de dix-huit personnes. Là, devaient être appelés les généraux Guerrero, Bustamante, Bravo, Santa-Anna, des gouverneurs d'États et des évêques; là, toutes les ambitions devaient se formuler dans un gouvernement oligarchique, dont les décisions étaient à la vérité soumises à l'approbation du congrès, mais bien entendu d'un congrès sans autre volonté que celle des généraux qui avaient la force en main. Ce projet conciliateur, qui rencontrait un insurmontable obstacle dans le parti démocratique, qu'on ne pouvait encore impunément braver, ne fut point adopté, et les hostilités contre Guerrero furent poussées avec énergie. On donna le commandement de l'armée qu'on lui opposait à Nicolas Bravo, l'homme de tout le Mexique qui semblait le moins propre à remplir une telle mission. Si Bravo foulait le sol de la patrie, c'était à Guerrero qu'il le devait; c'était l'ancien président qui l'avait arraché à la peine capitale, après l'insurrection de Tulancingo. Mais

comme la reconnaissance n'est pas la vertu obligée des hommes politiques, Bravo accepta et poussa chaudement la guerre. On était alors à la fin de 1830, et l'administration de Bustamante triomphait de tous ses ennemis. Il y avait entre elle et les États apparence d'harmonie. La prospérité du commerce la servait à merveille; les ports du Mexique se remplissaient des arrivages de l'Europe, et le produit des douanes augmentait dans une proportion inespérée. Les ministres purent donc, sans trop mentir, présenter, à l'ouverture du congrès, un tableau du pays beaucoup plus satisfaisant que celui de l'année précédente; ils se flattaient même de pouvoir franchir le Mexique de tout tribut envers l'industrie étrangère, et il fallait, à les entendre, que tout ce qui était consommé dans le pays se fabriquaît par lui. Cependant, au milieu de cette fièvre de nationalité, la guerre du Sud allait son train. Bravo venait de remporter une victoire décisive sur le colonel Alvarez, à la suite de laquelle tous les partisans de Guerrero s'étaient dispersés, le général vaincu avait cru devoir se renfermer dans Acapulco. Le malheureux touchait à son heure suprême. Après quelques temps de silence sur sa destinée, on apprit tout à coup qu'il avait été arrêté, jugé par un conseil de guerre dans le village de Cuilapa, et fusillé. Un *Te Deum* fut chanté par les partisans du gouvernement; un cri de douleur fut poussé par le parti populaire, qui perdait son plus ferme appui; et l'horreur s'accrut encore, lorsqu'on sut par quelle infâme trahison il était tombé aux mains de ses ennemis.

Un certain Picalunga, capitaine d'un bâtiment sarde mouillé à Acapulco, se présente un jour devant le ministre Facio. Il se présente comme l'ami de Guerrero, comme l'homme qui jouit de toute sa confiance, le seul qui pourrait le livrer au gouvernement, si le gouvernement voulait récompenser un tel service. Cinquante mille pesos sont le prix que cet autre Judas met à sa trahison. Le conseil des mi-

nistres s'assemble; il accepte le honteux marché, et Picalunga revient en toute hâte pour l'accomplir. Il fait tout ce que les traîtres font en pareil cas; il captive de plus en plus la confiance de sa victime, et lorsqu'il croit qu'elle est toute à lui, que l'heure de s'en emparer est arrivée, il invite le général à déjeuner à son bord, et celui-ci, s'empressant d'accepter, s'y rend avec trois aides de camp. Picalunga reçut ses hôtes avec toutes les démonstrations d'un vif attachement; et lorsqu'il les vit à table, disposés à jouir des plaisirs de cette réunion, il fit fermer les écoutilles de la chambre, lever l'ancre et mettre à la voile, en se dirigeant vers le port de Huatulco, où des satellites à gages attendaient l'infortuné qui devait leur être livré. Tout se consumma avec une affreuse ponctualité. En vain le corps représentatif de Zacatecas s'empressa-t-il de solliciter du congrès la grâce du prisonnier, de la réclamer au nom de ses anciens services, de son patriotisme tant de fois éprouvé dans la guerre de l'indépendance, de sa persévérance dans les plus mauvais jours, de son désintéressement, de sa loyauté: tout fut inutile; la mort de Guerrero était résolue. On lui donna pour juges ses ennemis les plus acharnés; et ceux-ci se montrèrent, en le condamnant, dignes d'être associés à la honteuse célébrité de Picalunga. L'action de ce misérable souleva d'indignation tout ce qui portait un cœur d'homme; la honte rejaillit sur ceux qui l'employaient. On appliqua au gouvernement l'odieuse épithète de Picalugano, et longtemps après, la dénomination de picalugada servit à désigner la trahison et la subornation.

Cependant cette illégale condamnation, entachée d'ingratitude, car Guerrero avait sauvé la vie à la plupart de ceux qui le faisaient mourir, arrêta l'insurrection. Alvarez fit ses conditions. Codallos fut pris et fusillé. Les populations lassées, les chefs mirent bas les armes, sans se faire illusion toutefois sur les vues du président. Les moins clairvoyants apercevaient

la dictature, s'avancant sous le nom de république centrale, et redoutaient un régime semblable à celui de Francia ou des jésuites du Paraguay. Toutefois, on eut un moment de calme, de calme apparent. Mais l'esprit d'opposition était comprimé et non pas éteint; il se réveilla bientôt au sein de la capitale. On vit paraître vers cette époque un journal périodique, le *Tribun*, qui chaque jour signalait, et ce qu'il y avait d'illégal dans le mandat qu'exerçait Bustamente, et les abus au moyen desquels se maintenait le pouvoir. Une autre feuille de l'opposition, le *Phénix de la liberté*, le prenait à partie comme l'assassin de Guerrero, comme le tyran du pays. A la même époque, Landeró dénonçait, dans le *Censeur de la Vera-Cruz*, la connivence de la faction militaire avec le gouvernement qui avait détruit les institutions et la liberté du Yucatan. A Zacatecas, le journal la *Comète* faisait une rude guerre au président et aux ministres. Alors aussi, quelques États se réveillèrent, et commencèrent à manifester des symptômes d'indépendance. La législature de Zacatecas se distinguait entre les plus hostiles, et se préparait à la guerre en armant ses milices. Cependant, malgré ces résistances et ces attaques partielles, le gouvernement, fort de l'asservissement du congrès, marchait avec fermeté. Il répondait par la presse salariée à la presse indépendante; il cherchait à détourner les esprits du mouvement révolutionnaire par le mouvement de l'industrie; il s'efforçait d'engager le pays dans des intérêts purement matériels, et de le ramener ainsi à des habitudes d'ordre par d'utiles entreprises. Ses efforts et la lassitude des factions contribuèrent à donner au Mexique une année de repos. L'année 1831 fut comparativement heureuse; mais à la fin de cette année de trêve, une circonstance fâcheuse pour le pouvoir vint compliquer sa situation, et donner à ses ennemis des armes plus fortes contre lui.

Un de ces hommes qui, dans les

révolutions, gagnent leurs grades et leurs honneurs en trafiquant de leur conscience avec tous les partis, commandait alors les milices de l'État de Jalisco. Cet homme s'appelait le général Ynelan, jadis champion de Pedraza, alors tout dévoué à Bustamente. Il était détesté, et la presse ne l'épargnait pas. Une certaine brochure, entre autres, l'accusait d'indignes procédés envers une femme qu'il avait déshonorée. Ynelan, furieux, court chez l'imprimeur, et le somme de lui faire connaître le nom de l'auteur du pamphlet. L'imprimeur, que son courage a rendu célèbre, résiste, en s'appuyant sur le texte précis de la loi, qui ne l'oblige à une telle révélation qu'après le verdict du jury qui met l'auteur en cause. A ce refus, Ynelan répond par l'emploi de la force brutale: il fait arrêter l'imprimeur, il le fait jeter au cachot, et le prévient qu'il sera fusillé dans les vingt-quatre heures. Cette terrible menace mit toute la ville de Guadalajara en alarmes. Le gouverneur de l'État, partageant l'indignation publique, enjoignit au général de suspendre toute action contre un citoyen qui n'avait fait qu'user de son droit. Ynelan se moqua d'abord de l'intervention du gouverneur; puis la peur des conséquences d'un aussi lâche assassinat survint. Toutefois, ne voulant pas céder aux ordres de l'autorité civile, il se fit demander la grâce de l'imprimeur Brambilla par l'évêque, et ne l'accorda qu'à l'autorité ecclésiastique, dont il recherchait la protection. Cette violence du chef militaire produisit dans tout l'État une soudaine réaction contre l'administration de Bustamente. La législature de Jalisco et le gouverneur de Guadalajara abandonnèrent cette capitale, et se transportèrent à Lagos, déclarant qu'ils étaient contraints à cette démarche pour conserver leur indépendance. Ynelan fut rappelé; sa conduite fut seulement qualifiée d'imprudente par le ministre, et c'était une grande imprudence de sa part de se borner à une telle épithète. Comme il restait impuni, les législateurs de

Jalisco, de Zacatecas et de Tamaulipas s'adressèrent au congrès pour le faire châtier. Le congrès servile garda son silence accoutumé; le ministre de la guerre Facio vint déclarer, au nom du gouvernement, qu'il n'existait pas de loi pour mettre en jugement les commandants généraux. Un tel langage accusait la complicité des ministres; il augmenta le scandale et le mécontentement, et le mécontentement au Mexique se traduisit vite en insurrection. La Vera-Cruz fut encore le foyer de cette nouvelle prise d'armes contre le pouvoir. Dans la nuit du 2 janvier 1832, les officiers de tous grades composant la garnison de la ville et de la forteresse se réunirent et rédigèrent un pronunciamiento où ils exposaient que la république marchait à sa ruine, et que le renvoi des ministres pouvait seul l'arrêter. On ne disait pas ce qu'on ferait plus tard du président, mais on laissait voir indirectement qu'on ne lui obéirait pas tant qu'il serait entouré de pareils conseillers. On les accusait hautement de centralisme; on adhérait au plan de Jalapa; enfin, on invitait le général Santa-Anna à prendre le commandement des troupes en lui donnant pleins pouvoirs de s'entendre avec Bustamente pour l'exécution immédiate de ce manifeste. Santa-Anna se trouvait alors dans sa célèbre retraite de Manga de Clavo. Il la quitta sur-le-champ pour se rendre à la Vera-Cruz, où il fit une entrée triomphante. Landeró, dans son journal le *Censeur*, n'avait cessé de vanter ses éminents services, ses talents militaires; il comptait sur son dévouement au parti libéral; il aurait bien dû ajouter et sur son ambition. Elle fut, dans cette circonstance, habile et prudente. Santa-Anna se borna d'abord à dépêcher un exprès à Mexico avec le manifeste de la garnison, en invitant le président à accéder à ses vœux, qu'il croyait justes. La chambre des députés fut saisie de ce pronunciamiento. Alaman vint défendre son administration, et finit par offrir la démission du ministère déjà présentée

à Bustamente, et déjà refusée par lui. C'était la guerre résolue à la suite d'une hypocrite comédie. Le congrès, comme on s'y attendait, soutint le ministère, et autorisa le président à prendre tous les moyens nécessaires pour étouffer l'insurrection. Des tentatives de négociations inutiles précédèrent la lutte. La bonne position des insurgés les rendait difficiles. La Vera-Cruz, leur quartier général, fut promptement mise en état de défense. Ses murailles sont faibles, mais ses bastions, qui s'élèvent au milieu d'une solitude sablonneuse, la protègent assez bien. La garnison se composait de deux mille hommes de troupes de ligne; mais la popularité de Santa-Anna avait fait accourir sous ses drapeaux un nombre considérable de ces Rancheros qui sont toujours à cheval, et que la vieille épée de Tolède n'abandonne jamais. Le château de Saint-Jean d'Ulloa prêtait à la ville son puissant appui, et la douane lui assurait les moyens de solder l'armée. Elle n'avait pas moins de quatre cent mille pesos en caisse à cette époque, et plus d'un million de rentrées certaines. Santa-Anna ne se lançait donc pas à la légère. Son ambition n'échappait pas aux États; mais ils n'en faisaient pas moins des vœux pour le succès de son entreprise; ils craignaient moins son triomphe que celui du gouvernement. Celui-ci crut porter un coup mortel à l'insurrection en déclarant fermé au commerce tout port quelconque qui se serait soustrait à l'obéissance du gouvernement. Mais ce n'était pas assez de lancer un tel décret, il fallait avoir les moyens de le faire exécuter, et c'est ce qui manquait au président. L'amnistie qu'il publia ne lui réussit pas mieux: on s'en moqua à la Vera-Cruz. Il réunit enfin à Jalapa quatre mille hommes de bonnes troupes, sous les ordres du vieux général Calderón, auquel on donna pour lieutenants deux vieux officiers, ce qui fit donner au parti ministériel le sobriquet de *Viejos*, de *Viejecitos*, dénomination triviale, mais qui ne laissait pas que d'avoir sa signification politi-

que, puisque la guerre était de nouveau dirigée contre les vieux principes, le parti dominant étant unanime dans toutes les traditions de l'ancien système espagnol. Santa-Anna se rappelait sans doute l'ancien adage : Qui frappe le premier frappe deux fois, lorsqu'il sortit de la Vera-Cruz le 24 février, avec ces fameux Rancheros, pour attaquer un convoi de munitions et d'argent, dont il s'empara, après avoir fait prisonniers les trois cents hommes qui escortaient le convoi; premier succès, que les journaux ministériels attribuèrent à la défection payée de quelques officiers et à la sympathie des autres pour la révolte. Ce qui est certain, c'est que l'infanterie avait passé tout entière du côté des insurgés. La cavalerie, après avoir laissé quelques hommes sur le carreau, en avait fait autant, et il n'avait fallu qu'une harangue de Santa-Anna pour opérer cette défection. Le ministère ne s'abusa pas sur la portée d'un tel événement. Convaincu du peu d'attachement de l'armée au gouvernement, il crut devoir l'épurer à la suite d'une enquête sur l'esprit des officiers. Cette mesure extrême rendit sa position plus critique encore en lui créant de nouveaux ennemis. Ses journaux jetèrent un cri unanime contre Santa-Anna, qu'ils accusaient de verser le sang de ses compatriotes pour s'emparer de la présidence; ce n'était cependant pas chose nouvelle. Si l'on excepte la première élection, les autres s'étaient faites à main armée, et la magistrature suprême avait été le prix du vainqueur.

Toutefois, le début brillant de Santa-Anna ne se soutint pas. Ce général, trop confiant dans l'influence de son nom, crut qu'il lui suffisait de se montrer à la tête de toutes ses forces pour voir passer de son côté les troupes ennemies. Il alla au-devant du vieux Calderon, qu'il croyait rencontrer à Puente-Nacional, et qui lui épargna la moitié du chemin en avançant jusqu'à Tolomé. L'armée ministérielle était rangée en bataille devant cette bourgade. L'armée de Santa-Anna, épuisée de fa-

tigue, accablée de chaleur, ne se soutenant qu'avec des liqueurs spiritueuses, fit la faute d'attaquer sans artillerie un ennemi plus nombreux, et qui avait su choisir une excellente position. La victoire ne fut pas indécise : Landero, à la tête de l'avant-garde, fut écrasé, et mourut en brave (*). Les Rancheros, qu'on n'avait jamais pu soumettre à aucune discipline, s'enfuirent aux premières charges; la réserve de Santa-Anna, enveloppée par des forces supérieures, mit bas les armes. En deux heures, le héros de Tampico se trouva presque seul. La nuit protégea sa fuite. La victoire de Tolomé fut complète, et les conséquences en eussent été décisives, si Calderon eût marché rapidement sur la Vera-Cruz, qu'il eût probablement emportée d'assaut; mais il employa le temps d'agir à rédiger un pompeux bulletin; puis il fit halte à Santa-Fe; et quand il se présenta à Bergara, à une lieue de la ville, vers la fin de mars, ce n'était plus cette cité aux fortifications incomplètes, et sous l'influence des impressions d'une déroute récente, c'était une place véritablement forte, par les travaux extérieurs ajoutés, et par l'emploi qu'on avait su faire des terrasses des maisons, converties en citadelles. Sa garnison s'était augmentée de tous les citoyens en état de porter les armes, des habitants de la côte, accourus à sa défense, d'une centaine d'étrangers de toutes les nations, de soldats échappés à l'affaire de Tolomé, et de prisonniers détenus pour dettes ou pour des causes légères, auxquels on avait rendu la liberté. Mais ce qui achevait de donner à l'insurrection un caractère beaucoup plus grave, c'est qu'elle s'étendait alors sur une plus grande échelle, et que les États de Tamaulipas et de Tampico venaient aussi de prendre part au mouvement.

(*) On trouve dans le *Censeur* de la Vera-Cruz que Landero fut assassiné après s'être rendu. C'était un excellent officier, ami sincère de son pays. Son frère, également bon militaire, combattait dans les rangs de Bustamente.

On y remarquait depuis longtemps des symptômes de mécontentement qui n'étaient contenus que par l'autorité des chefs civils et militaires dévoués à Bustamente. Ceux-ci cherchèrent à exploiter à leur profit la nouvelle de la défaite de Tolomé; mais cette nouvelle produisit un effet absolument contraire à celui qu'ils attendaient. La mort du colonel Landero, qu'on croyait avoir été assassiné, indigna toutes les populations, et l'idée de marcher au secours de Santa-Anna s'empara de toutes les têtes. Les troupes, qui, trois ans auparavant, avaient combattu dans les mêmes lieux sous les ordres de ce général, se déclarèrent pour leur ancien chef. Ramirez, le commandant de Pueblo Viejo, fut arrêté, et, le 10 avril, le pronunciamiento était général dans les deux Tempico. Cet acte, par lequel les nouveaux États de l'Amérique ont toujours essayé de rendre légaux tant de révolutions justes ou injustes, se borna à une adhésion pure et simple au plan de Santa-Anna. Le capitaine de cavalerie en retraite Rodriguez fut mis provisoirement à la tête des troupes; mais les principaux conjurés, Pérez, Garcia, Andrade et Lago, s'empressèrent de négocier avec le général Moctezuma, qui commandait à Altamira, pour le détacher du parti de Bustamente, et donner à l'armée un chef de quelque importance. Moctezuma, incertain de ce qu'il devait faire, finit par convoquer le conseil municipal d'Altamira, dont l'opinion, disait-il, devait régler sa conduite. Cette junte, tout aussi embarrassée que lui, n'osait prendre un parti. Tel était l'état des choses au moment de l'arrivée des députés Andrade et Lago. Ceux-ci furent plus heureux; ils parvinrent à déterminer le général à les suivre, pour juger lui-même de la force des révoltés. Ils étaient à cette heure en plein triomphe dans la ville de Tampico. Les agents de Bustamente, le commandant Ramirez et le gouverneur Mora avaient été arrêtés et envoyés à Vera-Cruz avec tous ceux de leurs parti-

sans dont on craignait l'influence. Moctezuma put donc se prononcer en toute sûreté, et il ne balança plus à prêter l'appui de son nom à l'insurrection victorieuse.

Pendant que ces choses se passaient, Calderon, qui avait investi la Vera-Cruz, voyait son armée se démoraliser et se fondre sous l'influence combinée de la fièvre jaune, des défections, du manque de vivres et des rigueurs de la saison. Un jour, le 13 mai, tous ses gens, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite, abandonnant malades, artillerie, munitions; Santa-Anna les fit poursuivre par sa cavalerie, et marcha de sa personne sur Mexico. De son côté, Moctezuma en faisait autant, et malgré les lenteurs habituelles des chefs mexicains, la capitale allait être emportée, lorsque Santa-Anna et Teran convinrent d'une suspension d'armes, pendant laquelle on négocia. Les prétentions des insurgés s'étaient augmentées avec la bonne fortune; ils ne demandaient pas seulement un changement de ministère, mais la déposition de Bustamente. On cherchait de part et d'autre à gagner du temps. Des commissaires furent envoyés vers Pedraza, alors aux États-Unis, pour hâter son retour, tandis que Bustamente, s'avancant vers le Nord, espérait surprendre la division de Moctezuma, et obtenir de meilleures conditions. Il le battit; mais il fut presque aussitôt forcé d'accourir à la défense de Mexico, devant laquelle Santa-Anna se présentait enfin, après avoir rompu l'armistice et battu Facio, le successeur de Calderon. La capitale ayant tout à redouter de cette soldatesque sans discipline, était dans de vives alarmes. Les gens riches l'avaient abandonnée pour mettre au moins leurs personnes à l'abri. Les marchands transformaient leurs maisons en citadelles, et la populace, se promenant seule dans les rues, attendait impatiemment l'heure du pillage. Heureusement que Bustamente força les insurgés à se retirer sur la Puebla, où Pedraza venait d'arriver. Là s'ouvrirent de nouvelles négociations qui

montraient tout à la fois la lassitude des partis, la crainte des excès de la populace, et le peu de foi de tous les chefs dans un résultat prompt et décisif. Ils s'empressèrent de trouver un moyen terme d'arrangement. On stipula la confirmation de tous les actes législatifs, de toutes les nominations depuis 1828; on reconnut Pedraza comme président jusqu'au 1^{er} avril 1833. Dans cet intervalle, on devait procéder à la nomination de son successeur et au renouvellement du congrès.

Si le général Santa-Anna nes'opposa point à ce replâtrage, c'est qu'il servait son ambition en lui donnant le temps de se rendre plus populaire encore, de gagner de nouveaux suffrages, et de s'assurer de plus en plus cette présidence tant désirée. Il fut enfin nommé. Les trois généraux firent leur entrée à Mexico au commencement de janvier, à la tête de leurs armées réunies. Aucun acte de vengeance ne souilla cet interrègne des partis, pendant lequel le gouvernement se traîna sans agir jusqu'au jour de l'installation du nouveau président.

Le triomphe de Santa-Anna était en apparence celui du libéralisme démocratique. A la même opinion appartenait la majorité du congrès nouvellement élu. Les premières propositions faites à la tribune le prouvent assez. Il fut question de l'abolition des dîmes et des privilèges du clergé. On demanda que les corporations ecclésiastiques ne pussent ni acquérir à l'avenir, ni recevoir de legs; on demanda la liberté des cultes et l'entière liberté de la presse, c'est-à-dire, la presse dans tout son dévergondage, la presse sans répression, et cela, savez-vous pourquoi? En vue, disait-on, de propager les lumières. Belles lumières, vraiment, que celles qui n'avaient d'autre emploi que d'allumer toutes les passions, de rendre tout gouvernement impossible! On fit cependant quelques autres propositions plus raisonnables: on s'éleva contre le fardeau d'une armée permanente, plus coûteuse qu'utile, largement payée pour troubler périodiquement la république par ses

révoltes, ou pour parader sur les places publiques. Tandis que ces questions occupaient le congrès, le parti aristocratique, toujours actif dans l'ombre, conspirait contre un état de paix qui avait duré tout juste assez de temps pour donner aux vaincus le loisir de se reconnaître, aux mécontents les moyens de se rallier. Ces menées ne restèrent pas sans succès. Au moment où l'on s'y attendait le moins, sur la fin de mai, un cri d'insurrection fut poussé dans l'État de Valladolid. Ce n'était plus un changement de personnes, c'était un changement de système dont il s'agissait. Un certain colonel Escalda proclama le président chef suprême de la cause nationale, et demanda la dictature au nom de la religion. D'autres officiers, à Cuernavaca et à Queretaro, au nombre desquels on remarquait le général Duran, en firent autant, et quelques garnisons séduites jurèrent de faire triompher ce pronunciamiento.

Quelles que fussent les dispositions intérieures de Santa-Anna, il était trop habile pour les laisser entrevoir. Il avait à ménager une ombrageuse démocratie qui le surveillait de près. Il n'hésita pas à demander au congrès la permission de marcher contre les révoltés, et le congrès la lui accorda sans se faire prier, en louant même son patriotisme, qui le portait à combattre ses plus anciens amis. Il partit avec sa cavalerie, emmenant avec lui le général Arista, un allié de Duran, un des coryphées du parti d'Alaman; celui-ci ne tarda pas à se montrer tel qu'il était: bon absolutiste, il proposa au président de se laisser nommer dictateur, et, sur son refus, il passa avec toute sa division dans les rangs de Duran. Ces deux chefs, voyant Santa-Anna inébranlable, le retiennent prisonnier, mais le gardèrent si mal qu'il parvint à s'échapper et à se rendre sain et sauf à Mexico, où il fut reçu avec des démonstrations de joie d'autant plus vives que les dispositions de la garnison étaient douteuses, et que bon nombre d'hommes politiques n'avaient pas

grande foi dans celles du président. Cependant, lorsque le parti populaire fut bien convaincu qu'il n'acceptait pas la dictature, il reprit courage, et résolut même d'agir avec vigueur. Alors vinrent les mesures extrêmes, ces mesures iniques qu'en tout temps de révolution on appelle mesures de salut public. Un décret expulsa pour six ans une trentaine d'adversaires du pouvoir actuel, au premier rang desquels on mit Bustamante; puis on donna au gouvernement le droit de répéter ces proscriptions quand il le jugerait convenable, d'éloigner tout ce qui lui paraîtrait hostile à la cause du peuple, ou, en d'autres termes, tout ce qui serait redoutable à la sienne. C'était bien là aussi de la dictature. Les absolutistes n'en auraient pas demandé davantage s'ils avaient triomphé. Leur temps n'était pas encore venu. Bien qu'au fond Santa-Anna ne leur fût pas hostile, et qu'il fût soupçonné de pencher pour un gouvernement central, il sentit le besoin de rassurer pour le moment l'opinion populaire, et de combattre de nouveau l'insurrection.

Avant de suivre cette guerre civile dans ses phases et sa fortune diverses, voyons les deux armées s'arrêter tout à coup devant un nouvel ennemi plus terrible que la mitraille, devant le choléra, qui fond sur elles et les décime. Ce fléau, dont l'Europe garde un si triste souvenir, avait passé l'Atlantique, et envahi cette partie des rivages du Mexique où la fièvre jaune exerce ordinairement ses ravages. Il s'était déclaré à Tempico; puis, s'avancant dans l'intérieur du pays, il enlevait sur son passage le quart et même le tiers des populations. Il parvint à Mexico dans les premiers jours d'août, et, comme dans nos villes d'Europe, il commença à frapper sur les pauvres, sur les basses classes du peuple, avant d'atteindre les riches. Les mesures des faubourgs se remplirent de cadavres. On dit que du 13 au 24, il mourait chaque jour à Mexico plus de dix-huit cents personnes. Ne trouvant plus d'aliments dans les quartiers qu'il avait

d'abord dépeuplés, il gagna le centre de la ville, et prit ses victimes dans les classes les plus aisées. Il s'affaiblit enfin vers le milieu de septembre, après avoir décimé la population. Vingt-cinq mille habitants sur cent cinquante mille succombèrent.

Les pertes des deux armées furent dans des proportions plus fortes encore. Elles paralysèrent leurs opérations. Toutefois, Santa-Anna essaya de marcher au secours de Guanajuato, sans pouvoir arriver à temps. Il fut même obligé d'attendre les renforts que lui amenait Moctezuma pour prendre l'offensive, et forcer Duran et Arista à capituler et à s'expatrier. Sa conduite envers les vaincus ne fut point celle d'un ennemi; on serait plutôt tenté dès ce moment d'y voir toute autre chose, d'y voir surtout beaucoup d'adresse. Le président ne pouvait se faire illusion sur les sympathies du parti militaire pour la cause qu'il combattait par ordre du congrès; la politique lui commandait de ménager un tel parti, le seul où son ambition pouvait trouver un appui. De retour à Mexico, il se prononça pour des mesures de conciliation, et pour un système sinon tout à fait rétrograde, du moins beaucoup plus modéré. Le congrès, au contraire, prétendant qu'on devait marcher en avant dans la voie des réformes, supprima l'obligation de payer les dîmes, et laissa les religieux des deux sexes parfaitement libres de rester dans leurs couvents ou d'en sortir. Ces actes achevaient d'indisposer le clergé. L'armée vit avec indifférence le décret qui ordonnait la translation des cendres d'Iturbide au panthéon de Mexico, où reposaient celles des premiers héros de la guerre de l'indépendance. Sa veuve et ses enfants obtinrent la liberté de rentrer dans leur patrie et d'y jouir de la pension que la loi leur accordait.

Cependant, vaincue dans ses deux chefs, l'insurrection n'était point éteinte. Elle reparut dans les provinces du Sud, moins forte, mais non pas moins active. Un général de haute et populaire renommée, le général Bravo,

se mit à la diriger et lui fit faire de nouveaux progrès. On envoya contre lui des troupes de Mexico qu'il battit d'abord; puis la fortune l'abandonna, et il finit par déposer les armes en conservant ses grades et son traitement. A la fin de l'année, le Mexique se débattait encore entre deux partis extrêmes, l'un qui voulait une démocratie toujours révolutionnaire, l'autre qui cherchait à centraliser le pouvoir, en lui donnant pour appui la double influence de l'Église et de l'aristocratie. Dans cette lutte, industrie, commerce, agriculture, disparaissaient; le pays s'appauvissait à vue d'œil, et se trouvait si mal d'une république fédérative, que le moment semblait arrivé de tenter avec succès l'établissement d'un autre système politique.

Cette disposition des esprits servait trop bien les projets du président pour qu'il ne s'empêchât pas d'en profiter, et de rompre ouvertement avec les fédéralistes, dont il avait jadis assuré le triomphe. Le 31 mai 1834, il prononça la dissolution des chambres et annula tous les décrets hostiles au clergé; il fit rouvrir les églises et les couvents, et rappela tous les individus bannis comme Espagnols. Appuyé par l'armée, par les prêtres et par les classes élevées, il comprima facilement quelques soulèvements du parti démocratique. Il dirigea les élections dans le sens de cette révolution. La majorité du nouveau congrès lui fut acquise. Il changea le ministère. Alaman, dont la tête avait été mise à prix, reparut sur la scène politique. Ce fut une réaction complète qui trouva peu d'opposants. Les États du Nord seuls, attachés au principe fédéral, tentèrent de résister. Ils furent battus dans les plaines de la Guadalupe par ce même Santa-Anna qui récemment marchait à leur tête. Le champ de bataille, s'il en faut croire le bulletin officiel, était horrible à voir après le combat. On fit aux révoltés trois mille prisonniers; ils perdirent tout leur matériel, canons, armes et bagages. Cette journée accrut encore la renommée militaire du président, ainsi que la confiance des centralistes.

Alors on demanda de toutes parts une modification dans les institutions fédérales. Au Mexique, à toutes les époques, les chambres ont eu mission d'achever les choses faites. On les mit encore à l'œuvre. La discussion fut longue. Quelques députés essayèrent de défendre les institutions de 1824. Cette opposition sans force devant la volonté de l'armée n'eut que le mérite du courage civil. La majorité du congrès formula un nouvel acte constitutionnel qui, tout en conservant les formes républicaines, consacrait la centralisation du pouvoir suprême dans la capitale. L'exercice de ce pouvoir continuait à être partagé entre le président, le congrès et une haute cour de justice. Le territoire national était divisé en départements à raison de la population. A la tête de chacune de ces nouvelles circonscriptions, un gouverneur nommé par le président exerçait le pouvoir exécutif, ayant une junte pour conseil, et celle-ci chargée de diverses fonctions financières, municipales, électorales et législatives, mais dans ces dernières matières soumise au congrès. Le principe de l'élection populaire subsistait, mais modifié. Toutefois le président, les membres du congrès et des juntes, étaient nommés par le peuple directement ou indirectement et pour un temps limité. Toute l'action gouvernementale partait de Mexico, et l'impôt n'était plus à la merci du bon ou du mauvais vouloir des provinces: il était établi par une loi générale. Le clergé, dans ce grand changement, n'était pas oublié: sans lui donner une action politique, on augmentait son influence, on respectait ses privilèges et surtout ses propriétés. On lisait, en tête de la loi fondamentale, que la nation mexicaine ne professe ni ne protège que la religion catholique romaine, et ne tolère l'exercice d'aucun autre culte. Enfin ce nouvel ordre de choses créait un pouvoir plus fort, plus aristocratique que celui qui venait de succomber, sans donner plus de sécurité pour l'avenir; car l'armée restait toujours maîtresse des destinées du pays.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, le Mexique se voyait sur le point de perdre une partie de son vaste territoire. La plus orientale de ses provinces, celle dont le gouvernement espagnol semblait ignorer la valeur, que la république mexicaine ne jugeait pas digne de former un État séparé, et qu'elle laissait coloniser par ses industriels voisins les Américains, le Texas, dont la population avait déjà pris à cette époque un accroissement rapide, était en travail de son indépendance.

Avant de le suivre dans sa lutte révolutionnaire, courte, sanglante et glorieuse pour lui, avant d'assister à son triomphe, l'un des faits les plus extraordinaires de notre époque, il convient de jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble de cette grande contrée. Ses frontières naturelles sont la Sabine à l'est, la rivière Rouge au nord, une chaîne montagneuse qui encadre de vastes prairies à l'ouest, puis du même côté en allant vers le sud, le cours du Rio Bravo del Norte, enfin, de l'embouchure de cette rivière jusqu'à celle de la Sabine, le golfe du Mexique. Le Texas touche donc aux États-Unis par l'est et le nord, et au Mexique par l'ouest. Nul pays n'est mieux arrosé: on n'y compte pas moins de neuf fleuves ou rivières considérables portant à la mer leurs eaux grossies d'une infinité de courants secondaires qui répandent sur tous les points la vie et la fertilité. Tous sont assez profondément encaissés dans les couches meubles de la prairie pour ne jamais former ces épanchements qui se transforment en marais fétides; il est fâcheux que des rapides y viennent si fréquemment arrêter la navigation.

Le Texas peut se diviser en trois zones bien distinctes. La première, inclinée légèrement de l'intérieur à la côte, sur une profondeur de 30 à 80 milles, offre à l'œil un pays entièrement plat et d'immenses prairies dont les horizons ressemblent à ceux de la mer. Là, des lignes boisées dessinent le cours des rivières; là, des forêts se montrent plus nombreuses dans

l'ouest qu'à l'orient. Tout ce terrain d'alluvion est d'une grande richesse; pas une seule pierre ne s'y rencontre. Son climat est celui de la Louisiane; aux grandes chaleurs de l'été succèdent les mois humides; puis, au printemps, sous cette double influence d'humidité et de chaleur, des fièvres intermittentes, quelquefois fatales aux nouveaux venus, se déclarent. La seconde région, le *Rolling*, comme on la nomme dans le pays, forme la transition du terrain plat au terrain montagneux. Le sol s'y élève par ondulations semblables à ces longues houles laissées sur l'Océan par les vents d'hiver. C'est la plus belle portion du Texas; plus boisée que la première, plus tempérée, plus riche d'eaux fraîches et pures, de paysages accidentés et de cultures variées. Le *Rolling*, qui s'étend entre le San-Jacinto et le Colorado, monte jusqu'à cent cinquante milles dans l'intérieur, où il rencontre la région montagneuse, formée par la Sierra-Madre, branche des Cordillères; cette troisième zone est presque entièrement inconnue.

Le littoral du Texas, de la Sabine au Nueces, n'a pas moins de trois cent soixante milles d'étendue; il est singulièrement festonné et présente une suite de bassins intérieurs ou de lagunes. Il est presque partout bordé d'îles ou de presqu'îles, d'une forme très-allongée, qui le serrent de près et semblent comme une seconde côte qui protégerait la première contre les vagues de la haute mer. Là, malheureusement, un seul point excepté, les barres qui s'élèvent à l'embouchure des rivières ne permettent point aux grands bâtiments d'approcher: il y a trop peu de fond pour eux. La seule baie de Galveston admet des navires tirant plus de douze pieds d'eau. Ce port semble appelé à devenir le débouché de la plupart des produits que le Texas exportera directement pour l'Europe (*).

(* La baie de Galveston est un bassin beaucoup plus grand que le lac de Genève. Son étendue est de 14 lieues du sud au nord, sur 5 à 7 lieues de l'est à l'ouest.

La partie cultivée du Texas est comprise entre le 96° et le 100° degré de longitude occidentale du méridien de Paris. Elle s'étend du bord de la mer au 32° degré de latitude, et même plus loin vers le nord, jusque dans le voisinage de la rivière Rouge. Pour la production du coton le Texas est sans rival. Le coton y est à la fois plus beau, plus abondant sur la même étendue de terrain que dans les États les plus favorisés de l'Union américaine. On n'y peut craindre que l'excès de la production. La canne, variété d'Otaïti, y vient à merveille; elle fournit la substance sucrée dans le cours d'une végétation de cinq à six mois, et donne deux récoltes. Le maïs y réussit parfaitement. On a constaté que les prairies élevées qui entourent San-Antonio de Bejar, sont très-propres à la culture du blé. Ajoutons, que la culture du mûrier, du tabac et de l'indigo a été essayée avec succès, et que parmi les arbres forestiers, le chêne vert se présente comme un des meilleurs pour la construction des navires.

La constitution géologique du Texas offre d'admirables facilités pour l'éducation du bétail. Ses belles prairies, parées pendant six mois d'une herbe verdoyante, sont couvertes d'innombrables troupeaux errants en liberté et portant seulement ou la marque ou le chiffre de leurs propriétaires. Au temps où l'Espagne possédait cette contrée, des bandes de chevaux sauvages parcouraient aussi ces solitudes en maîtres fiers et libres; rien n'était plus imposant que ces escadrons, sans cavaliers, lancés au galop, imitant dans leur marche rapide le bruit du tonnerre. Cette race appartenait à la race arabe; on la rencontre encore aujourd'hui dans les prairies. Mais une autre race introduite, celle des États-Unis, lui est préférée pour sa vigueur.

Sa profondeur est de 15 à 25 pieds, mais seulement dans la partie qui avoisine l'île de San-Luis, partout ailleurs elle varie de 3 à 8 pieds. En général la plupart des baies du Texas sont imparfaitement connues.

Si le Texas n'a pas comme le Mexique des mines d'or et d'argent, il possède ce qui est bien plus précieux pour le travail et la civilisation, le fer et le charbon de terre. Au nord de la Sabine, tout le long des hauteurs qui commencent au N. O. et vont se joindre aux monts Ozarks, on rencontre des mines de fer très-abondantes, qui contiennent, dit-on, cinquante pour cent de métal. Le lit du Brazos est extrêmement riche en grès ferrugineux, et dans la plaine qui s'étend entre le Brazos et le Colorado, tous les ravins sont remplis de fer hématite en grains. Le fer et le charbon doivent contribuer puissamment à la prospérité du Texas, où les rivières et les chemins de fer établis sur des troncs d'arbres, comme aux États-Unis, sont les seules voies de communication, les seules par lesquelles il lui soit possible de faire écouler ses produits.

C'est aussi sur les bords des principaux courants du Texas que nous trouvons ses établissements industriels, ses grandes exploitations agricoles, ses villes anciennes, celles qui n'ont que quelques années, quelques jours de date, celles même qui ne sont encore que dessinées. Nous remarquons sur le San-Antonio aux eaux salubres et limpides, Goliad et Bejar, cités espagnoles qui furent longtemps importantes, la dernière surtout comme point intermédiaire entre la Louisiane et le haut Mexique. La guerre a frappé de tous ses fléaux les petites villes de Victoria et de Gonzalès, mal placées sur le rapide Guadalupe que les *steamers* ne peuvent remonter. C'est sur les bords du Brazos, du Colorado et du Buffalo Bayou qu'il faut chercher les villes les plus importantes. Là, San-Felipe de Austin, berceau de la révolution texienne, peuplée de plus de 6000 habitants, traitée sans pitié par les Mexicains, et qui se relève aujourd'hui plus grande, plus riche et plus jolie; Houston, dont le sort fut le même pendant la guerre et dont la physionomie nouvelle atteste les progrès de la civilisation, du luxe et la rapide prospérité du pays. Encore quel-

que temps et nous verrons la capitale du Texas, AUSTIN, placée sur le haut Colorado en avant de tous les établissements existants, se développer sur une vaste échelle et offrir à l'Amérique du Nord une grande et belle cité de plus.

Quels ont été les progrès de la colonisation dans le Texas depuis le moment de sa découverte, jusqu'au jour où il a déclaré qu'il était libre et indépendant? Quels sont les événements qui ont amené ce dernier résultat? C'est ce qu'il nous faut maintenant raconter.

Il est probable que le Texas fut traversé en 1536, par Cabeça de Vaca, lorsqu'il se rendit de la Floride aux provinces septentrionales du Mexique. Mais ce courageux voyageur ne laissa dans le pays aucune trace de son passage, et son récit est tellement vague et tellement obscur, qu'on ne peut suivre sa route. C'est au célèbre et infortuné la Salle qu'il faut attribuer le premier établissement sur les côtes du Texas et la prise de possession du pays. On sait que l'intrepide explorateur, trompé sur l'embouchure du Mississippi qu'il croyait bien plus à l'ouest, entra dans le Colorado, et bâtit un fort sur la lagune de San-Bernado, entre Velasco et Matagorda. On sait encore qu'il pénétra, à deux reprises, dans l'intérieur, et fut lâchement assassiné en essayant de gagner à l'est les terres du Mexique. C'était là le véritable but de son expédition. Jusqu'alors le gouvernement espagnol, loin de s'assurer la domination des côtes du Texas par une chaîne de forts non interrompue, depuis Tampico jusqu'à l'extrémité de la Floride, n'avait encore rien fait pour empêcher le premier venu de s'établir entre cette même Floride et le Rio Bravo del Norte; tout ce vaste territoire était abandonné aux sauvages. Le même gouvernement ignorait la découverte du Mississippi, et n'obtint qu'en 1684 les premiers renseignements sur le départ de la Salle pour le golfe du Mexique, où il le fit inutilement chercher. Toutefois, le vice-roi Mon-

clova, craignant que les Français ne vinsent à s'introduire dans la Nouvelle-Espagne par le nord-est, fonda parmi les Indiens de la province de Cohahuila le fort ou le presidio qui porte son nom. Là, il établit une première colonie de cent cinquante familles, qui comptait deux cent soixante hommes en état de porter les armes. Il dut s'applaudir de ces précautions, en apprenant dans l'année 1688, que trois Français étaient arrivés à Santa-Fé, capitale du Nouveau-Mexique. Ce fut par eux, très-probablement; qu'il connut la fin tragique de la Salle et le point sur lequel il avait débarqué. Le détachement espagnol envoyé à sa recherche ne trouva plus que les débris d'un fort de construction récente, et les cadavres de plusieurs Français percés de flèches ou tués à coups de massue. Cinq Français étaient encore en vie parmi les Indiens. Les gens du vice-roi s'en emparèrent et les conduisirent à Mexico, d'où on les fit passer en Espagne. Puis, toujours dans la crainte des mêmes tentatives, on vit les Espagnols envoyer dans l'intérieur du Texas des soldats et des missionnaires, et à partir de la lagune de San-Bernado, multiplier les forts ou presidios. Depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1764, ces établissements, quelquefois abandonnés, mais toujours relevés, arrêtaient les incursions des Français de la Louisiane. L'Espagne avait encore quelque chose de mieux à faire, et son inaction est d'autant plus étonnante qu'elle savait à quoi s'en tenir sur les belles plaines, sur les grandes rivières du Texas, sur ses bois de construction, sur son climat, sur sa fertilité; et cependant toujours indifférente pour les choses étrangères aux mines d'or et d'argent, elle ne faisait rien pour coloniser cette immense étendue de territoire. Au commencement du siècle actuel, sa population était insignifiante et seulement concentrée sur quelques points. Il était alors facile de prédire de quel côté elle devait arriver. M. de Humboldt l'indiquait dans les premières années du dix-neuvième siècle, avec

tous les ménagements que sa position lui prescrivait. Il y avait déjà longtemps que les citoyens de la Louisiane traversaient le Texas dans toute sa largeur pour se rendre dans les provinces septentrionales du Mexique. Les habitants des deux contrées étaient liés par des relations de commerce. Plus tard, pendant la première période de la révolution mexicaine, les insurgés appelèrent des bandes de volontaires anglo-américains pour les aider à planter au Texas le drapeau de l'indépendance. Cette courte campagne contribua à répandre, aux États-Unis, des notions plus exactes sur l'intérieur d'un pays où jusqu'alors l'étranger n'avait pu résider. Ce fut après la chute de Hidalgo qu'un de ses partisans, don Bernardo Gutierrez, riche habitant de Revilla, près le Rio-Grande, se voyant exposé à la vengeance des Espagnols, s'échappa aux États-Unis, où il parvint à réunir un certain nombre d'aventuriers qu'il conduisit au Texas. Son début fut heureux. Il surprit les petites villes de Salcedo et de la Bahia del Spiritu Santo, aujourd'hui Goliad. Ses rangs grossirent par d'autres volontaires, il se vit assez fort pour se porter sur la principale ville du Texas, San-Antonio de Bejar, le grand dépôt des Espagnols. Ceux-ci essayèrent d'arrêter sa marche, mais ils furent battus, et la ville se rendit. La capitulation garantissait aux prisonniers tous les bons traitements que l'on doit au courage malheureux. Cette capitulation fut indignement violée. Gutierrez fit massacrer le commandant Salcedo et treize de ses principaux officiers. Cette exécrable boucherie révolta les volontaires américains. Ils déclarèrent hautement que Gutierrez était indigne de les commander. Il savait mieux assassiner des ennemis vaincus que profiter de la fortune. La prise de San-Antonio et la déroute complète d'Elisonda et des milices de la Nouvelle-Biscaye, qui suivit l'entrée des insurgés dans la capitale du Texas, auraient puissamment contribué au triomphe de leur cause,

si, passant aussitôt le Rio-Grande, Gutierrez avait pénétré dans les provinces voisines où l'insurrection comptait de nombreux partisans. Mais au lieu de prendre l'offensive, il s'occupa d'organiser un gouvernement provisoire pour un pays qu'il ne possédait pas. Son inaction permit au gouverneur des provinces intérieures de réunir des forces suffisantes pour le combattre. Obligé d'en venir aux mains avec elles, il fut complètement battu le 20 juin 1813. Cette affaire le perdit tout à fait. Ses compagnons d'armes ne virent plus en lui qu'un homme cruel, un ambitieux de bas étage, sans talents militaires. Réunis à la junte et aux notables de San-Antonio de Bejar, ils lui donnèrent pour successeur, un autre officier espagnol, don Alvarez Toledo, qui arrivait des États-Unis avec un certain nombre d'aventuriers de diverses nations, avec des armes, des munitions et quelques pièces de canon.

Les affaires des insurgés, malgré ces renforts, n'étaient pas brillantes; le gouvernement de Mexico, voulant en finir définitivement avec eux, avait dirigé sur le Texas le régiment d'Es-tramadure, commandé par Arredondo, et d'un autre côté les milices de l'État de Cohahuila. Les républicains bien inférieurs en nombre n'avaient dans cette grave circonstance que deux partis à prendre, ou fortifier San-Antonio et s'y renfermer, ou empêcher la jonction des deux corps ennemis en les attaquant séparément. Malheureusement elle était opérée avant que Toledo eût pu les atteindre. Les deux armées, si l'on peut donner ce nom à des divisions aussi faibles, se rencontrèrent, le 13 août, près de Medina. Elles se battirent avec un égal acharnement, et leurs pertes étaient telles, à la fin de la journée, que chacune d'elles se disposait à quitter le champ de bataille comme des vaincus, lorsque les Texiens se virent trahis par une partie de leur cavalerie. Ce fut par ces transfuges que les royalistes apprirent le pitoyable état de leurs adversaires, épuisés par la cha-

leur, manquant d'eau et forcés d'abandonner leur artillerie engagée dans les sables. Sur la foi de ces renseignements, Arredondo revint à la charge. Les insurgés furent écrasés. On ne leur fit aucun quartier. Ceux qui échappèrent à ce massacre se dispersèrent dans toutes les directions. Ce fut le dernier effort sérieux de l'insurrection, et les tentatives qu'elle fit l'année suivante ne servirent qu'à constater son impuissance. Cette lutte n'eut d'autre résultat que la dépopulation du Texas et la destruction de ses établissements agricoles. Ce beau pays fut livré à la discrétion de la force militaire concentrée à Bejar, la Bahia et Nacogdoches. Cet état de choses se prolongea pendant toute la durée de la domination espagnole, et finit à la seconde révolution mexicaine.

Pendant cette triste période, ce qui restait de cultivateurs texiens se vit continuellement exposé aux attaques des Indiens-Comanches, auxquels les marchands de Natchitoches fournissaient des armes, de la poudre et du plomb. Ces infâmes pourvoyeurs des sauvages se rencontraient surtout parmi les vertueux patriotes mexicains, réfugiés à la Louisiane, et l'on remarquait, comme l'un des plus actifs et des plus avides, ce Gutierrez que nous avons vu tout à l'heure si ardent pour la liberté du Texas.

Enfin de meilleurs jours se levèrent. Le gouvernement des États-Unis ayant renoncé, par le traité de 1819, à ses prétentions sur le Texas, un citoyen du Missouri, M. Moses Austin, qui avait passé sa vie à diriger des exploitations de mines dans son pays natal et dans les parties les plus éloignées de la Louisiane, jeta les yeux sur le Texas, et vit qu'il se prêtait merveilleusement à des entreprises de défrichement. A cette époque, les citoyens des États-Unis n'avaient point encore pénétré, au delà de la Sabine et de la rivière Rouge, sur un territoire dont la législation coloniale de l'Espagne les repoussait. Austin se dévoua tout entier à une mission sainte et pacifique. Il conçut le projet d'éta-

blir sur ce territoire, au milieu des Espagnols, une colonie de ses compatriotes, par les voies légales. Il obtint du cabinet de Madrid l'autorisation d'y amener trois cents familles de colons industriels, mais catholiques : c'était une condition expresse. Austin mourut au milieu des préparatifs de sa noble entreprise; à son fils échut l'honneur de la poursuivre et de l'exécuter. Le Mexique avait alors repris les armes pour la cause de l'indépendance, et cette fois il avait triomphé presque sans combattre. La révolution de 1821 s'était accomplie; Iturbide venait d'arriver au pouvoir; ce fut à lui qu'Austin s'adressa pour obtenir la confirmation des concessions faites à son père. Elle lui fut accordée sans peine. Le Mexique n'avait pu passer à l'état d'indépendance, si nouveau pour lui, sans subir l'influence de quelques-unes des idées libérales qui accompagnent toujours de pareils mouvements.

Austin arriva, en 1821, sur le Brazos avec les premiers émigrants. Cette colonie eut beaucoup de peine à s'établir parmi les Indiens. Cependant, en 1824, elle avait fait assez de progrès pour être en mesure de châtier ces sauvages, quand ils commettaient des déprédations sur les défrichements. Cette émigration de quelques familles à l'ouest des États-Unis et au delà de la rivière Rouge, n'eut aucun retentissement en Europe; et comme le remarque parfaitement M. Leclerc dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, il est probable que parmi les témoins, les auteurs et les promoteurs de l'entreprise, bien peu en apprécieraient la portée. C'est la marche et la loi de toutes choses en ce monde : un commencement inaperçu, une source cachée souvent inaccessible, des premiers pas incertains, des progrès ignorés, puis un grand fait qui éclate, un empire qui se révèle, une nation qui prend hardiment sa place, une révolution qui triomphe de toute résistance. C'est l'histoire de la colonisation et de l'indépendance du Texas. Le congrès ne vit pas toute la portée